

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1889)

Artikel: Évangile et christianisme : lettre à M. K. V. O. à propos de son article dans cette Revue Juillet 1889, p. 421-420
Autor: Goens, F.-C.-J. van
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉVANGILE ET CHRISTIANISME

LETTRE à M. K. V. O.

à propos de son article dans cette Revue

Juillet 1889, p. 421-429

PAR

F.-C.-J. VAN GOENS

Monsieur !

Si je reviens, après quelques mois, sur l'article que vous avez consacré à la distinction de l'Évangile et du Christianisme, c'est à une longue absence à l'étranger qu'il faut l'attribuer, non au défaut d'intérêt et de sympathie.

En effet, rien ne me paraît plus fondé que la tristesse que vous cause le fait incontestable que l'Évangile a perdu sa flexibilité et son pouvoir d'expansion ; qu'il se trouve bien encore comme un héritage du passé dans nos pays chrétiens ; mais que, bien loin de faire des conquêtes, il perd plutôt du terrain. Vous avez bien raison de demander ce que deviendrait la supériorité de la religion de Jésus-Christ, si le monde chrétien finissait, ainsi qu'il menace de le faire, exactement comme l'ancien monde.

Pour prévenir ce déplorable résultat, vous désirez distinguer entre l'Évangile primitif et le christianisme historique, ecclésiastique, dogmatique, tel qu'il a commencé à se formuler à Nicée. Ce christianisme formé par la philosophie grecque, — et j'ajoute par le dogme de la théopneustie légué par la syna-

gogue à l'Eglise, — ne dit plus rien à nos philosophes et à nos hommes cultivés, tandis qu'aux yeux du public non lettré il passe pour être l'Évangile simple et primitif. Il faut dissiper cette confusion sans redouter les cris de ceux qui se scandalisent de voir établir la moindre distinction. Il faut démêler d'une main sûre l'élément permanent, éternel, l'adoration en esprit et en vérité, la foi toute morale et spirituelle de l'Évangile, d'avec la forme humaine éminemment variable et passagère. « L'heure est venue de couper le cordon ombilical qui tient l'Évangile étroitement accroché à la philosophie grecque » et j'ajoute encore aux traditions synagogales. Il s'agit de se transporter sur un terrain nouveau « en consultant la conscience chrétienne éclairée par l'Écriture sainte. » Il s'agit de saisir cet Évangile vierge de tout contact étranger, tel qu'il s'échappait dans sa fraîcheur et sa pureté primitives de la bouche de Jésus-Christ. »

Vous vous faites ici l'éloquent organe des unitaires d'Angleterre et d'Amérique, des modernes en Hollande, des réformistes en Suisse, des libéraux en France.

Il faut donc « faire le départ » comme vous dites (p. 428) entre le Christianisme et l'Évangile. Ce travail est complexe et délicat. Vous dites « qu'on ne saurait renvoyer purement et simplement au Nouveau Testament ; car la théologie du Nouveau Testament nous offre plusieurs types divers, plus ou moins entachés de judaïsme. » Je suis parfaitement de votre avis. Mais je regrette que vous vous soyez borné à l'indication générale de la méthode sans entrer dans des détails indispensables. Je comprends que vous n'avez pas pu tout dire dans un article qui ne traitait ce sujet qu'incidemment. Mais ceux qui ont suivi avec tant d'intérêt et d'assentiment la démonstration de la nécessité du « départ, » aimeraient sans doute apprendre comment vous l'opérez. Vous voulez « remonter à la source seule vivifiante parce qu'elle est limpide et pure. » (P. 429.) Eh bien ! je pense que, comme moi, vous voulez recourir au Jésus des synoptiques. Mais je n'ai pas besoin de dire que cette méthode très simple à indiquer provoque de nombreuses questions dans l'application. Faudra-t-il accepter

le Jésus synoptique tel quel ou bien tâcher d'en dégager le Jésus historique ? Faudra-t-il attribuer à Jésus la conviction de son retour visible ? Faudra-t-il faire remonter à lui la qualité de Juge suprême, assignant aux méchants les peines éternelles ? Faudra-t-il admettre les miracles de la multiplication des pains, de la marche sur le lac, de l'apaisement de la tempête, de la résurrection des morts ou bien considérer ces récits comme autant d'allégories que la tradition a cristallisées en faits ? Faudra-t-il, en conséquence de certaines déclarations, faire remonter à Jésus l'ascétisme de la primitive Eglise, légué par elle aux siècles subséquents jusqu'à nos jours ? Je ne pose que quelques questions pour montrer l'importance du départ dont vous parlez et pour vous engager à indiquer la route à ceux qui ne demandent qu'à la connaître pour la suivre. Ce serait après avoir signalé le mal en fournir le remède. Ce serait, comme vous dites, procurer le moyen « d'aborder le bon berger, le médecin de tous nos maux, en quelque sorte de plain-pied, comme faisaient les contemporains, sans traverser un labyrinthe de mystères inextricables qui sont devenus comme les ouvrages d'une forteresse rendue inaccessible. »

J'aborde enfin le moyen que vous indiquez à la fin de votre article, pour dissiper les malentendus qui nous paralysent. Vous attendez peu de « gros volumes fort savants réglant les droits respectifs de la foi et de la science, du passé et du présent, de la conscience chrétienne et de l'Écriture sainte. » Je ne partage pas votre dédain : sans tout attendre des livres savants, je les crois ici indispensables, ne serait-ce que pour faire sortir des Évangiles le Christ historique et authentique. Mais vous attendez beaucoup « de quelques jeunes prédicateurs éloquents, assez au courant de la théologie ancienne et de la théologie moderne pour être de force à les mettre en quarantaine, quand ils s'adresseraient au peuple. » Ici je suis forcé au nom de l'expérience de vous prémunir contre une grande illusion. Je ne parle que des choses que je sais pertinemment. En Hollande, depuis trente ans environ, des centaines de « jeunes prédicateurs éloquents, » réunissant les qua-

lités que vous désirez, ont fait ce départ et ont annoncé cet évangile éminemment humain et divin au sein de la grande et antique Eglise réformée. Eh bien ! loin d'être refoulés ou battus, le confessionnalisme, la dissidence, l'évangélisme ont pris et possèdent des proportions telles que leurs pasteurs occupent presque exclusivement les chaires des villes les plus considérables, tandis que vos « jeunes prédicateurs éloquents » peuvent à peine trouver une cure dans les plus humbles paroisses du plat pays. N'a-t-on pas vu même de nos jours, grâce à un gouvernement formé à l'aide de la coalition monstrueuse des protestants orthodoxes et des ultramontains, succéder un évangélique, qui compte tant de collègues de sa nuance dans les trois autres facultés de théologie, à un moderne dans la chaire de philosophie religieuse de la faculté éminemment et foncièrement libérale de Leide, au mépris de ses réclamations et de la présentation des curateurs de l'Académie, dans un pays qui, il y a plus de trois siècles, secoua le joug de Philippe II aux cris : plutôt Turc que papiste !

Si je cite ces faits d'une éloquence navrante, ce n'est pas, certes, pour déconseiller ou condamner le départ que vous plaidez si énergiquement ; vous dites avec raison et vous prouvez péremptoirement « qu'il est inspiré par les circonstances du moment » (p. 428) ; mais c'est pour vous montrer que le triomphe n'est pas aussi facile et aussi prochain que vous semblez vous l'imaginer ; qu'il peut rencontrer et qu'il rencontrera sans doute, partout et toujours, dans des mesures différentes, de formidables obstacles et éprouvera de formidables retards. Vous êtes convaincu autant que moi de la ténacité d'une tradition séculaire et des préjugés opiniâtres qui en sont inséparables. Mais vous vous rappelez comme moi que celui qui a dit à ses amis : « Vous aurez de l'angoisse au monde ! » a ajouté : « Mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »

10 octobre 1889.

Réussirons-nous à démêler ce que nous veut notre savant correspondant ? En vérité, il me semble flairer quelque chose comme une querelle d'allemand. M. van Goens aborde deux points principaux : une question théorique et une question pratique. Quant à la première, il nous comble, j'ai presque dit il nous accable d'éloges, que nous ne saurions accepter sans réserve. « Vous vous faites ici, dit-il, l'éloquent organe des unitaires d'Angleterre et d'Amérique, des *modernes* en Hollande, des réformistes en Suisse, des libéraux en France. » C'est trop d'honneur qu'on nous fait là. K. V. O. n'est l'organe, ni l'écho de personne, pas même, — nous insistons sur cette réserve, — de la Revue dans laquelle il écrit et qui ne saurait être en rien tenue responsable des vues qu'il avance. Faut-il rappeler à notre correspondant que l'unitarisme anglais est né sur un terrain tout autre, avec des préoccupations entièrement différentes de celles qui président de nos jours à la revision de la christologie traditionnelle ? Quant aux *modernes* hollandais, ne les connaissant pas, je ne saurais être ni leur représentant, ni leur avocat. Restent les libéraux français dont nous parlerons plus loin : ils pourraient tout au plus avoir joué pour nous le rôle de garde-fou. Pour en finir, disons encore que nous sommes sans père, ni mère ni généalogie.

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. » C'est justement parce que nous tenons à être nous-même, et rien que nous-même que nous déclarons tout le monde à l'abri de la moindre solidarité avec nous. Que si parfois, à la croisée de maints chemins, nous paraissions un instant marcher sur les traces d'autrui, nous venons d'ailleurs; nous sommes différemment orienté; il ne peut y avoir qu'accord accidentel, sinon apparent. Nous nous plaçons donc au bénéfice des mots de Pascal : « Deux personnes qui disent la même chose ne disent pourtant pas la même chose. Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte... Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où il la possède; autrement le jugement précipité sera jugé téméraire. » (*Art de persuader.*)

Voilà pour les éloges. Passons aux critiques. M. van Gøens nous reproche d'attendre trop de quelques jeunes prédicateurs éloquents, assez au courant de la théologie ancienne et de la théologie moderne pour être de force à les mettre en quarantaine, quand ils s'adresseraient au peuple. En vue de dissiper nos illusions, M. van Gøens nous dépeint la triste déconfiture des *modernes* hollandais, qui, de vainqueurs qu'ils étaient il y a peu d'années, en seraient réduits à subir des injustices criantes, de la part du confessionnalisme, de la dissidence et de l'évangélisme qui, loin d'être refoulés « ont pris et possèdent des proportions telles que leurs pasteurs occupent presque exclusivement les chaires des villes les plus considérables. »

Pour renverser nos espérances, il faudrait établir que ces jeunes pasteurs ont bien possédé les qualités que nous exigeons. Est-il bien sûr qu'ils aient annoncé cet Évangile éminemment divin et humain ? Ont-ils surtout su mettre leur théologie en quarantaine quand ils s'adressaient au peuple ? Ont-ils réellement fait le départ de l'Évangile éternel et des formes humaines sous lesquelles il nous est parvenu ? Est-il bien certain qu'en l'émancipant de la philosophie grecque, ils ne l'aient pas revêtu du costume de la philosophie moderne, hégélienne, déterministe, plus rapprochée du paganisme antique que ne l'étaient les systèmes de Platon et d'Aristote ?

Ce sont là des questions préalables qu'il faudrait tirer au clair avant d'avoir le droit de nous demander le sacrifice de nos espérances. Malheureusement nous devons nous déclarer incompetent pour les aborder et les résoudre. Aussi bien n'écrivons-nous pas pour la Hollande, mais pour les pays de langue française.

Or voici ce que nous trouvons dans un tableau de la situation des libéraux français qui ne semble pas beaucoup plus brillante que celle des *modernes* de Hollande. « Chers amis libéraux, nous avons péché, nous avons été beaucoup trop *critiques*, négatifs, agressifs même. Nous avons, longtemps du moins, — je reconnais que les choses vont mieux aujourd'hui, — manié l'épée de combat plus que la truelle, et *démoli* plus qu'*édifié*. Cela nous a valu de faciles succès auprès des gens

qui se souciaient comme d'un fétu de la religion et de la piété, et qui ne daigneraient pas faire un pas aujourd'hui ni donner un écu pour nous tirer de peine, quand ils ne sont pas, à droite ou à gauche, parmi nos adversaires déclarés. Par contre, nous avons fait fuir une nuée de bonnes âmes, timides peut-être, mais bien intentionnées, que les cahots de notre route trop accidentée avaient meurtries, et qui ont préféré la belle chaussée unie et large, où l'on chemine sans secousses. Nous avons été virils — peut-être — nous n'avons pas été suffisamment humains. Nous avons fait une œuvre nécessaire, je le veux, mais qui eût été autrement utile, tempérée par la prudence et par la pitié des faibles. Nous avons mis trop d'autorité et de force du côté du « non » pas assez du côté du « oui. » Reconstruisons, reconstruisons.» Puis, résumant librement ces impressions, K. V. O. ajoute de son chef : les libéraux très préoccupés du besoin d'être des conférenciers brillants et non des pasteurs, après avoir éloigné les bonnes âmes, ont bientôt fini par faire fuir le public irréligieux qui était accouru un instant pour voir comment ils s'acquittaient prestement du soin de vider leur église : avec toute leur éloquence, ils se sont trouvés en face de bancs vides, grâce à une certaine saveur de hardiesse qui plaisait quelquefois davantage par ses témérités que par son fonds religieux.

Qui parle ainsi ? Un orthodoxe ? un synodal ? Non, un défenseur intelligent et pieux du libéralisme français, M. H. Mouchon, pasteur de Lyon : il ne peut assez déplorer les travers dans lesquels son parti est tombé. (*Journal du Protestantisme français*, 15 août 1884.)

Encore une fois, nous ne parlons en tout ceci que de la France seule. Mais il nous sera bien permis de dire hypothétiquement, que si les jeunes prédicateurs modernes de la Hollande avaient eu par aventure, je ne dis pas tous, mais seulement quelques-uns des défauts de leurs émules français, leur déroute actuelle serait moins inexplicable qu'elle ne paraît à M. van Goëns.

Est-ce à dire qu'en attendant beaucoup de « quelques jeunes prédicateurs éloquents » nous dédaignons la science et les gros

livres, comme le prétend notre contradicteur ? Nullement, puisque nous terminons la phrase en ajoutant : « Assez au courant de la théologie ancienne et de la théologie moderne pour être de force à les mettre en quarantaine, quand ils s'adresseraient au peuple. » M. van Gœns en conviendra sans peine, pour mettre la théologie en quarantaine, il faut la connaître, l'avoir étudiée avec soin, sous peine d'être condamné à en faire, et de la pire, tout en s'imaginant prêcher le pur et simple Evangile.

Encore ici nous sommes heureux d'avoir à nous abriter derrière l'autorité d'un libéral pieux, d'un homme pratique, soucieux de la prospérité religieuse des troupeaux. M. Mouchon se demande pourquoi, malgré ses qualités, le parti libéral a échoué et il répond : « La réponse, hélas ! n'est pas bien difficile à trouver. C'est que ce parti, lui aussi, est entré par une porte étroite et basse, *la porte de la théologie et de la critique*, dans les voies du libéralisme. La crainte des confessions de foi, et la terreur du dogmatisme, sentiments justes, s'il en fût, mais un peu raffinés et incompris du vulgaire, ont été ses premières et presque ses seules inspirations. » (Ibid. 9 juin 1882.)

Que M. van Gœns se rassure donc : ce n'est pas nous qui appellerons la critique « le satan du jour », à l'instar de tel professeur, assez distrait sous ses cheveux blancs pour ne pas se rappeler que s'il avait brillé parmi les savants de la renaissance, il aurait été conspué, lui et son grec, et dénoncé comme « le satan du jour. » La critique est nécessaire, indispensable pour faire le départ entre l'Evangile et la dogmatique ecclésiastique. Mais qu'après avoir fait autant de critique qu'on voudra, on nous dise enfin ce qui reste de positif ; ce qu'est l'Evangile primitif, le Christ, objet de notre foi et soutien de nos espérances. C'est là ce qu'a oublié le libéralisme et voilà pourquoi il est en retraite, en débâcle, un peu partout. Il a eu pour lui, il a peut-être encore pour lui la majorité des protestants français, et il se trouve isolé pour avoir refoulé les uns dans l'indifférence, les autres vers l'orthodoxie.

Qu'on le sache bien : c'est tout à fait à contre-cœur que nous constatons ces faits. D'abord parce que le libéralisme a son rôle à jouer, et en second lieu parce que notre spécialité

n'est pas précisément d'achever les vaincus. Notre humeur nous porte au contraire à dire leur fait aux vainqueurs fiers et orgueilleux, surtout quand leur prétendu triomphe n'est dû, en bonne partie, qu'à la tactique, à la diplomatie, comme dans le cas actuel. Tombant un jour du fond de ma province, chez un des meneurs de l'orthodoxie parisienne, — c'était la veille du jour où les libéraux allaient être exclus des conférences, — « X. M. D., me dit-il, nommant les autres membres de l'état-major, étaient il y a un instant là, assis où tu es ; nous avons choisi le sujet d'entretien de façon à amener les libéraux à se montrer aussi négatifs que possible, et nous les exclurons des conférences. » Ainsi fut fait. C'est là un crime dont ces adeptes de l'alliance évangélique, ces soi-disant sauveurs de l'Eglise, auront à rendre compte au tribunal de Dieu, à moins que, comme il faut l'espérer, la maturité de l'âge et l'expérience de la vie n'aient déjà arraché des larmes de repentance à ces hommes aujourd'hui graves, importants, qui ont ainsi cédé à l'esprit de parti, aiguillonnés par l'ardeur du combat et par l'intempérance juvénile.

Et les libéraux de tomber à l'envi dans le piège ! C'est en vain qu'on leur a crié d'enrayer, de prendre garde aux casse-cou qui allaient les perdre ; rien n'y a fait : ils se sont, avec une incurable opiniâtreté, proclamés solidaires des individualités qui ne cessaient de les compromettre. Les hommes sérieux, religieux, du parti libéral ont cru devoir prendre sous leur égide les imprudents, qui étaient en coquetterie avec les coryphées de l'incrédulité, du matérialisme avoué. Comment les bonnes âmes effarouchées ne se seraient-elles pas tirées à l'écart, préférant faire instruire leurs enfants par des orthodoxes, quand un libéral sérieux leur faisait défaut. Le trait le plus caractéristique manque encore à ce triste tableau d'histoire contemporaine. On croit rêver, mais c'est pourtant ainsi : Les nouveaux libéraux sont en général déterministes, les libéraux sont liberticides ! ils nient la liberté morale, si bien défendue par de simples philosophes, MM. Renouvier et Pilon ! Tandis que ce qu'il reste d'orthodoxes, en Ecosse, en Amérique, chez nous, incline volontiers vers l'arminianisme, de prétendus

libéraux se croient très avancés, placés en tête du mouvement, parce qu'ils se revêtent fièrement des culottes râpées et percées à jour de Calvin, après avoir eu la précaution de les tourner à l'envers ! Ce n'est plus un Dieu personnel et libre qui préside à la marche de l'univers ; la liberté humaine est, sans sourciller, sacrifiée à une divinité impersonnelle, à la substance, à l'être des êtres, à l'absolu, quand ce n'est pas à la matière éternellement en évolution. Le libéralisme a été frappé au cœur, comme parti religieux, dès qu'ont disparu de son sein les derniers représentants, sérieux et pieux, du vieux rationalisme, croyant encore à la liberté, à Dieu, à l'immortalité de l'âme, lest indispensable de toute religion qui se prend au sérieux et veut être respectée.

Que M. van Goëns ne se méprenne pas : c'est de la France seule que nous parlons en tout ceci ; il ne m'appartient pas de décider si en Hollande les *modernes* ont oui ou non agi de même. Mais chez nous, la queue a entraîné la tête dans l'abîme.

Fort heureusement nous faisons là de l'histoire ancienne : l'ouragan déchaîné par les jacobins du parti libéral a fini par s'épuiser, après avoir ravagé mainte église. Les fautes de tous les partis ont abouti à la dissolution de tous les partis et au marasme. Je croirai les vieux cadres de force à sauver la situation, lorsque, — pour employer la rhétorique originale d'un jeune gars du Jorat, — on m'aura montré un nid d'oiseau établi dans l'oreille d'un chat.

Et voilà pourquoi, ne pouvant prendre notre parti du calme plat du moment, nous nous tournons vers les jeunes gens de talent, pieux et éloquents, les sommant d'intervenir pour nous tirer de l'embarras où nous a plongés notre ignorance, aidée de notre inexpérience. Oui, malgré les désillusions de M. van Goëns, nous nous tournons vers les jeunes hommes d'avenir pour les supplier de prêcher l'Évangile, après avoir mis toute théologie en quarantaine, ce qui ne veut pas dire, bien loin de là, après l'avoir reniée. Cette recommandation s'adresse surtout à la jeunesse instruite ayant des tendances libérales. Prêchez du point de vue de votre théologie, leur

dirons-nous ; mais gardez-vous à la fois de la renier et de la prêcher. Vous seriez perdus dès que vous la prêcheriez : vous vous placeriez sur le terrain de vos adversaires. Elevés dans la confusion de la théologie et de la religion, du dogme et de l'Évangile, vos auditeurs en viendraient à croire que vous attaquez celui-ci, dès que vous vous en prendriez à la vieille théologie qui, pour eux, est l'expression adéquate de l'Évangile.

Faites sentir aux âmes pieuses que vous partagez leur foi et leurs espérances ; évitez de les heurter inutilement sur le terrain intellectuel ; respectez leur manière de penser, tout en travaillant avant tout à modifier leur manière de sentir : que l'on vous rende témoignage, qu'à défaut de dogmatique la sève chrétienne anime vos discours, votre vie entière. Sans doute vous rencontrerez des esprits revêches, intraitables ; ne perdez pas votre temps à les ramener. Vous les aurez rendus impuissants, le jour où vous aurez réussi à convaincre le gros du troupeau que votre unique ambition est d'émanciper les fidèles du joug des théologiens passés, présents et futurs, en les faisant entrer en contact immédiat, personnel, avec la personne vivante de Jésus-Christ qui demeure la pierre angulaire, le fondement de notre foi et de notre salut. Libéraux, réussissez à édifier les orthodoxes raisonnables.

En faisant ainsi, vous vous rattacherez à un mouvement sérieux qui s'accuse depuis quelques années chez les réformistes d'Allemagne et de Suisse. En France surtout, il y a chez les libéraux pieux, instruits à l'école du malheur, une recherche des éléments positifs qui a des droits aux sympathies de tous ceux qui sont plus chrétiens qu'hommes de parti.

De toutes parts, après avoir assez renversé, on éprouve le besoin d'affermir ce qui reste debout après tous les travaux de la critique.

Comment M. van Gœns, qui ne doit plus être jeune et qui est de plus savant et bien informé, peut-il avoir méconnu ce changement de front qui s'est heureusement opéré depuis plusieurs années dans tous les pays où le libéralisme triomphant a fini par s'apercevoir qu'il ne réussissait qu'à faire le vide autour de lui et dans les églises ? Evidemment un mouve-

ment de cette importance ne saurait avoir échappé à son esprit sagace et perspicace. Serait-il seul en Israël ne connaissant pas ces choses ? S'il les connaît, comme chacun de ceux qui observent les signes des temps, n'ai-je pas eu droit de me demander si notre précieux collaborateur hollandais, le docteur et docte M. van Gøens, ne me cherchait pas quelque chose comme une querelle d'allemand ?

K. V. O.
